

---

M A N U S C R I T

---

***LES CROYANTES***

de Matthew Hurt

Traduit de l'anglais (Royaume Uni) par Sarah Vermande

cote : ANG09N815

Date/année d'écriture de la pièce : 2007  
Date/année de traduction de la pièce : 2009

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

---

M A N U S C R I T

---

# LES CROYANTES

de

## Matthew Hurt

(titre original : BELIEVE)

traduit de l'anglais (Angleterre) par  
**Sarah Vermande**

année d'écriture : 2007  
année de traduction: 2009

**Cette pièce est représentée par MCR  
(Marie-Cécile Renaud)**

11 rue Le Regrattier, 75004 Paris  
tel : 01 44 56 07 17

en accord avec

Rachel Daniels chez BERLIN ASSOCIATES

[RachelD@berlinassociates.com](mailto:RachelD@berlinassociates.com)

ligne directe Rachel Daniels : 00 44 (0) 20 76 32 52 84

fax : 00 44 (0) 20 76 32 52 96

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

## **RAHAB**

### **Chez Rahab, au rez-de-chaussée. Dehors, le bruit d'une ville assiégée. De temps à autre, Rahab réagit à une explosion ou un son particulièrement forts.**

Je fréquente pas beaucoup d'enfants. Vu ce que je fais dans la vie, c'est normal, je dirais. Mais hier, ce gosse, il regardait pas où il allait, il me fonce droit dessus. *Pardon madame*. Comment tu m'as appelé ? *Madame*, il dit. *J'ai mal fait* ? Non, j'ai dit, on m'appelle des tas de choses, ça m'est égal. Tu peux m'appeler comme tu veux du moment que tu me regardes dans les yeux. Il savait pas qui j'étais, vous voyez.

Vous savez qui je suis, vous ? Je veux pas dire « vous savez forcément qui je suis, je suis quelqu'un d'important », je veux dire... vous me connaissez ? Vous m'avez déjà vue ?

Si je vous demande, c'est juste que... Bon, le bruit que vous entendez, là-haut, c'est ma vieille mère, elle est folle. Elle chante parce qu'elle se croit à une fête. Et à côté d'elle, muet comme une statue, mon vieux père, encore plus fou. Pour le moment ils savent encore qui je suis. À peu près. Mais à part eux, ceux qui savent qui je suis, tous... eh bien les cris que vous entendez, les explosions, ce bruit, là, c'est tous les gens qui m'ont jamais connue en train de se faire balayer de la surface de la terre, comme ça... comme une crotte sur le trottoir.

Y'a des tas de manières de mourir, j'imagine. Une parmi d'autres, ce serait si on m'avait menti et que personne vienne me sauver et que quand j'ouvrirai la porte la prochaine fois qu'on frappera, ce soit des soldats, la bouche écumante, les muscles bandés, la queue dure, et moi rien qu'un énième cou brisé. Une autre manière, ce serait... Enfin bon, je suis en train de mourir, là, non ? Comme je disais, au moment où je vous parle tous les gens qui m'ont connue sont en train de mourir, bientôt ils seront tous morts, et alors... Il restera personne qui sache vraiment qui je suis. J'existerai plus, je serai...

Je vous l'ai dit, ma mère croit que c'est une fête, elle croit que les bombes, c'est des feux d'artifice et les hurlements des cris de joie, au lieu de tous ses voisins et amis qui se font massacrer. Ce sera d'ailleurs pas la première fois qu'elle se trompe comme ça. Elle m'a entendue hurler une fois et... Enfin bon, tout à l'heure elle m'a suppliée de la laisser sortir et j'ai dit NON. Elle est persuadée que je l'empêche de s'amuser pour me venger.

Alors qu'en fait je crois bien que je lui sauve la vie. Je dis « je crois bien » parce que je suis pas sûre. Vous voyez, on m'a fait des promesses. Benjamin et Jérémie, ils ont promis. Les promesses, c'est facile à faire, vous me direz, en général, les gens les tiennent pas – c'est vrai. Mais si vous aviez vu leurs yeux bleus transparents, leurs visages francs, si vous aviez entendu la douceur de leur voix...

*Attache ce cordon de fil cramoisi à ta fenêtre et tu seras sauvée. Notre armée tuera tous les autres – ta ville entière – mais toi, tu seras sauvée.*

Ils sont où, alors ? Je crois pas qu'ils seraient venus et repartis. Encore qu'avec ce bruit, c'est dur de distinguer une main amie qui frappe à la porte. Non, ils m'auraient pas abandonnée. Ils ont été si gentils avec moi, si...

**Silence.**

... Qu'est-ce que je suis conne. Si quelqu'un devrait pas se faire avoir, c'est bien moi. Pourquoi des

types comme eux voudraient sauver une femme comme... J'ai tout gobé, tout le petit numéro. *Vous allez revenir me chercher ?* j'ai demandé. Ça m'a touchée. C'est tellement gentil, je me suis dit. Tu m'étonnes ! La gentillesse, je connais, c'est ce que les hommes te servent avant de te poignarder dans le dos.

Ils sont où, en ce moment ? Sans doute à se balader dans les ruines de ma ville, à donner des coups de pied dans les cadavres, à rire à l'idée que quelque part dans toute cette fumée y'a une pauvre pute débile qu'est persuadée qu'ils vont revenir la chercher.

Et tout ça, toute cette destruction, c'est à cause de moi, c'est parce que j'ai donné refuge aux espions de l'envahisseur. Finir mes jours pute, ça suffisait pas, il fallait aussi que j'ai du sang sur les mains. J'ai trahi mon peuple. Et même si pour la plupart c'était des sales porcs dégueulasses hypocrites et menteurs comme pas deux qui l'avaient bien cherché, il aurait mieux valu que je meure avec eux par l'épée plutôt que de rester là comme une petite nigarde, à attendre, à espérer...

C'est ce que m'a dit mon oncle, une fois : *On dirait toujours que tu attends quelque chose.* Ben oui, j'attendais. C'était l'été, on se baladait en famille, on cueillait des baies. Tout le monde à la traîne, sauf mon oncle. Quelques nuages, une petite brise, moi dans ma jolie jupette et chaque fois que je me penche... mon oncle qui regarde, qui se rapproche, qui bande plus fort, et puis voilà qu'il me jette dans les fourrés : je crie mais j'ai que dix ans, alors je crie pas très fort, mais je crie quand même et du coup il enlève ses chaussettes pour me les fourrer dans la bouche.

Depuis j'associe toujours l'acte sexuel et ce goût de chaussettes et de sueur dans ma bouche.

Voilà comment j'ai perdu ma précieuse virginité. Encore que d'après Luther ça s'est pas passé comme ça. D'après Luther je perds ma virginité avec lui une fois par semaine. Y sont pas nombreux les types que je fais pas payer, mais Luther paie pas. C'est le deuxième flic le plus important de la ville et... enfin bon, une fois par semaine je dois faire semblant que c'est ma première fois et que lui c'est un méchant qui me prend contre mon gré – ça me demande pas beaucoup d'imagination remarquez, mais bon, vous voyez le tableau.

Maintenant que j'y pense, la dernière fois que j'ai vu Luther c'est le jour où j'ai rencontré Benjamin et Jérémie. Je suis rentrée à l'heure habituelle après le marché. J'y vais au moment où ils remballent. On a les produits moins chers et puis les dames comme il faut elles ont déjà fait leurs courses et elles ont pas à se retrouver face à face en plein jour avec une sale traînée comme moi. La première chose que j'ai vue en entrant, c'est ma mère. Elle a soixante-sept ans, je vous l'ai dit, et les cheveux détachés, longs jusqu'aux fesses. La voilà qui a mis sa jupe blanche et qui tourne sur elle-même ; elle rit comme une jeune fille et elle tourne et tourne et tourne encore. Mais elle est juste à côté de la cheminée et le bas de sa jupe taquine les flammes. Ça sent aussi les cheveux brûlés et je lui crie d'arrêter. C'est alors que Luther intervient d'un coin de la pièce où je l'avais pas vu.

*Laisse-là, il dit.*

Il veut pas que je l'empêche – que j'empêche ma mère – de faire la toupie. Comme d'habitude elle mélange tout, elle croit qu'elle danse pour lui et qu'il est sous le charme. Lui il me dit :

*Viens par ici ma mignonne, j'ai quelque chose pour toi...*

Il avait déjà baissé sa braguette, ça m'avait d'abord échappé, mais là impossible de pas voir. Il l'appelle sa matraque. Pas très original, mais plutôt approprié. Je pose mes courses, une pomme